

Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral

Bernard Lahire

DANS **SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES** 2002/4 n^o 48 , PAGES 87 À 107
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 1150-1944

ISBN 2747537617

DOI 10.3917/soco.048.0087

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2002-4-page-87?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

FORMES DE LA LECTURE ETUDIANTE ET CATEGORIES SCOLAIRES DE L'ENTENDEMENT LECTORAL

RÉSUMÉ¹ : *Les étudiants de formation scientifique, et tout particulièrement ceux des classes préparatoires, vivent un décalage en matière de pratiques lectorales et, plus largement, culturelles : au plus haut de la légitimité scolaire, ils évoluent, hors cadre scolaire, dans un univers qui privilégie encore la culture littéraire et artistique et se tournent ainsi vers des produits culturels qui les rapprochent davantage des étudiants les moins dotés socialement et scolairement (STS et IUT) que des étudiants aux formations scolaires « nobles », mais plus littéraires. Au-delà des constats quantitatifs, la situation des étudiants de formations scientifiques et techniques force à s'interroger sur les conditions de déclarabilité des pratiques de lecture et sur les catégories scolaires de l'entendement lectoral.*

1. DES FORMES D'ETUDES DIFFERENCIEES

Après avoir longtemps concerné les jeunes adultes faiblement diplômés sortis du système scolaire, puis les élèves en difficultés scolaires, les discours de déploration de la baisse des pratiques de lecture ont commencé à porter, à la fin des années 1980, sur les populations dont on aurait pu penser qu'elles échapperaient à de telles inquiétudes, à savoir les populations étudiantes (Fraisie, 1993). De plus en plus d'enfants sortiraient de l'école élémentaire sans savoir lire, ils liraient de moins en moins au cours de leur scolarité secondaire et seraient de moins en moins disposés à consacrer du temps à la lecture lorsqu'ils suivent un cursus dans l'enseignement supérieur. Cette plainte publique catastrophiste a vu le jour dans une période de transformation significative des rapports à la culture légitime. On sait, par exemple, que « pratiquement tous les étudiants de 1967 lisaient au moins un livre par mois » alors qu'ils n'étaient plus que deux sur trois dans ce cas en 1987. De même, les trois quarts d'entre eux étaient de gros lecteurs (au moins trois livres par mois) contre seulement un tiers vingt ans plus tard (Dumontier, de Singly et Thélot, 1990, p. 65). D'autres enquêtes ont fait aussi apparaître le profil de nouveaux collégiens et lycéens, garçons issus des classes supérieures, bons élèves en mathématiques et par-

1 Je remercie Christine Détrez, Yane Golay, Pierre Mercklé et Fanny Renard pour leur lecture critique des premières versions de ce texte.



fois même en français, mais néanmoins moyens ou faibles lecteurs (de Singly, 1993, puis Détérez, 1998).

Ce mouvement s'accompagne d'une diminution parallèle des sorties au théâtre ou des visites au musée chez les cadres supérieurs et les diplômés du supérieur (Dumontier, de Singly et Thélot, 1990, p. 73) et tendrait à prouver plus généralement, soit la baisse réelle de pratiques culturelles classiquement légitimes (devenues moins distinctives), soit l'affaiblissement du degré de croyance en la légitimité de cette culture littéraire et artistique qui conduit les enquêtés à moins surestimer qu'auparavant leurs pratiques effectives² (les deux hypothèses n'étant pas incompatibles, sachant que le fléchissement de la foi culturelle peut préparer le terrain à la réduction des pratiques sous l'effet de la concurrence d'autres offres de loisirs ou de culture³).

Mais le propre des discours de déploration sur la baisse du niveau ou le déclin de la culture est de ne pas faire grand cas des différences entre les populations ou les sous-populations qu'ils désignent souvent très grossièrement (« les jeunes », « les étudiants »...). Or, il y a étudiant et étudiant : il y a des études pour lesquelles la lecture d'ouvrages et/ou d'articles se révèle centrale et d'autres non ; pour certaines d'entre elles, c'est l'usage intensif de salles informatiques qui est requis et pour d'autres la bibliothèque ; une partie des univers scolaires exige un investissement de tous les instants alors que d'autres ont des demandes plus lâches, etc. Bref, il va de soi que les étudiants se différencient selon le type d'études qu'ils suivent, et notamment sous l'angle des modalités de travail scolaire et du rapport au savoir et aux études. À partir des données dont on dispose désormais (*cf.* encadré *infra*) sur les volumes de travail scolaire encadré et « personnel », les degrés d'encadrement pédagogique et d'intensité du travail intellectuel exigé, les degrés de concentration sur des objectifs spécifiquement académiques, les modalités du travail scolaire, les modes d'évaluation des compétences, les pratiques de lecture, les usages de la bibliothèque, des salles de travail ou d'informatique et des photocopieuses, les rapports à différentes pratiques culturelles ou de loisirs, etc., on parvient à reconstruire de véritables *matrices socialisatrices scolaires-universitaires*⁴.

2. Sur les différentes hypothèses que l'on peut émettre concernant ces données d'enquêtes, on lira G. Mauger (1992).
3. Comme nous l'avons souligné ailleurs (Lahire, 2001), l'enquête « Pratiques culturelles des Français 1997 » fait apparaître qu'une proportion non négligeable des cadres et professions intellectuelles supérieures n'hésite pas à puiser dans le registre des activités culturelles et de loisirs moins légitimes (consommation télévisuelle journalière et intense, pratique du karaoké, sortie en discothèque, fréquentation des parcs d'attraction, des fêtes foraines, écoute fréquente des chansons et variétés françaises supérieure à celle du classique ou du jazz, etc.).
4. Sur la question des manières d'étudier et des matrices scolaires-universitaires de socialisation, on pourra lire notamment Lahire (1997 et 2000).

L'ENQUETE CONDITIONS DE VIE DES ETUDIANTS, OVE, 1997

L'enquête d'où sont tirées les données statistiques figurant dans cet article est la seconde grande enquête nationale sur les conditions de vie des étudiants menée dans le cadre de l'Observatoire national de la Vie Étudiante (OVE). Elle repose sur 28 141 réponses à des questionnaires envoyés par voie postale au printemps 1997 à des étudiants et élèves d'Universités, d'Instituts Universitaires de Technologie (IUT), de Sections de Techniciens Supérieurs (STS) et de Classes Préparatoires aux Grandes Écoles. L'échantillon (fondé sur un tirage au sort aléatoire au sein des établissements) a été pondéré et le redressement a été effectué en fonction du sexe, de l'âge, de la localisation régionale, du type d'établissement, du cycle d'études, de la filière disciplinaire et du baccalauréat obtenu.

L'enquête avait pour but, comme celle de 1994, de dresser un tableau le plus complet possible des différents aspects de la vie étudiante : conditions économiques, logement, transport, santé, alimentation, pratiques d'étude, consommations culturelles, loisirs⁵... Bien que ne portant pas spécifiquement sur les pratiques lectorales et culturelles des étudiants, elle comporte cependant deux avantages décisifs pour la saisie des écarts sur de telles pratiques. Elle s'appuie tout d'abord sur un échantillon beaucoup plus large que celui des précédentes enquêtes sur la lecture étudiante (e.g. 1 520 enquêtés pour l'enquête du ministère de la Recherche et de la Technologie/MP Conseil et Fluo de 1990 ; 1 552 enquêtés pour le sondage SCP Communication pour le compte du ministère de l'Éducation nationale et de la Culture et du journal *Le Monde* : Les Étudiants et la lecture en 1992). Mais surtout, elle ne réduit pas le champ d'investigation à l'Université ou à un niveau d'études, comme le font nombre d'enquêtes récentes, en donnant une image très partielle de la réalité des formes d'études supérieures (e.g. l'étude MRT a été passée dans cinq campus universitaires ; le sondage SCP/*Le Monde* excluait les étudiants de 3^e cycle ; l'enquête Direction du livre et de la lecture/France Loisirs de 1992 portait sur les lectures de loisirs des étudiants de seconde année d'études supérieures...).

L'importante augmentation du nombre d'étudiants au cours des trente dernières années s'est accompagnée de la diversification des types d'études (avec la création des STS en 1959 et des IUT en 1966), des manières d'étudier et de vivre une vie scolaire après le lycée (Erllich, 1998 ; Grignon et Gruel, 1999). Couvrir un large éventail de situations au sein de l'enseignement supérieur apparaît ainsi indispensable pour saisir les spécificités de chaque type d'études (mixte du type d'établissement et de la nature d'une formation ou d'un groupe de formations).

On pourrait dire que le type d'études – Lettres et sciences humaines, Droit et sciences économiques, Sciences et techniques, Médecine, STS production ou tertiaire, IUT production ou tertiaire, Classes préparatoires scientifiques ou littéraires – est à l'espace de l'enseignement supérieur ce que la catégorie socioprofessionnelle est à l'espace social global, la division du travail scolaire préfigurant la division du

5. L'exploitation des résultats de cette enquête s'est faite dans le cadre du comité scientifique de l'OVE présidé par Claude Grignon.



travail social. D'une part, les effets de sélection font que les différents types d'études n'accueillent pas n'importe quel étudiant du point de vue du passé scolaire (série du baccalauréat, mention au baccalauréat) et de l'origine sociale et, d'autre part, il existe des cadres (voire des traditions) pédagogiques et disciplinaires spécifiques plus ou moins anciennement constitués. En observant les effets de l'appartenance aux différents secteurs de l'enseignement supérieur, on enregistre donc l'effet conjugué de la composition sociale du public (des plus bourgeoises aux plus « populaires »), de sa composition sexuée souvent très marquée, du degré de sélectivité de la formation, de son degré d'encadrement pédagogique, de la nature (plus scientifique ou plus littéraire) des études, du degré d'ascétisme scolaire exigé, de rapports très spécifiques à l'avenir professionnel et au monde social (sous l'angle de la clôture plus ou moins grande sur des valeurs et pratiques scolaires), et ainsi de suite. Cela fait de la variable « type d'études » une variable synthétique (Desrosières, Goy, Thévenot, 1983), qui subsume un grand nombre de propriétés ou de traits distinctifs.

En matière de déterminants sociaux des pratiques de lecture, c'est plus particulièrement l'opposition entre les formations littéraires et scientifiques et techniques qui rend raison d'une grande partie des différences d'habitudes et de goûts. Trop souvent négligée par les analystes qui la considèrent parfois comme une fausse évidence⁶, la différence entre les études scientifiques et techniques (à forte présence masculine) et les études littéraires – au sens large (comprenant les étudiants de Droit et sciences économiques) ou plus restreint (Lettres et sciences humaines et Prépas lettres) du terme, selon les cas – est pourtant fondamentale. Si les sociologues pensaient autant en termes de sociologie de la connaissance (des techniques et habitudes intellectuelles) et des pratiques pédagogiques qu'en termes de sociologie du pouvoir, des légitimités différentielles et des inégalités sociales devant l'école (Lahire, 1999), ils seraient amenés à reconsidérer l'importance de la nature plutôt littéraire ou plutôt scientifique des formations qui est constitutive de dispositions culturelles souvent assez puissamment agissantes dans le monde social.

Nous verrons dans cet article que les étudiants de formation scientifique, et tout particulièrement ceux des classes préparatoires, vivent un décalage en matière de pratiques lectorales et, plus largement, culturelles : au plus haut de la légitimité scolaire – les mathématiques constituant désormais un instrument essentiel de sélection scolaire – ils évoluent, hors cadre scolaire, dans un univers qui privilégie encore très largement la culture littéraire et artistique et se tournent ainsi vers des produits ou des pratiques culturels qui les rapprochent souvent davantage des étudiants socialement et scolairement les moins dotés (STS et IUT⁷) que des étudiants aux formations scolaires plus « nobles » que les précédents, mais aussi plus littéraires. Au-delà des constats quantitatifs sur les différences d'intérêt et de goûts pour la lecture au

6. Par exemple, Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin, qui évoquaient « le système des oppositions pertinentes » en matière de grandes écoles (opposition selon le sexe, opposition selon le type de débouché : université-recherche vs pouvoir économique-pouvoir bureaucratique et opposition entre « grandes » et « petites » écoles), écartent d'emblée comme une opposition qui se livre « au premier regard » celle « entre les écoles littéraires et les écoles scientifiques, si puissante dans les représentations » (1987, p. 3).

7. L'enquête de l'OVE de 1994 faisait apparaître que 36,8 % des étudiants de STS production, 30,3 % des étudiants de STS tertiaire et 21,6 % des étudiants d'IUT étaient enfants d'ouvriers, contre seulement 4,3 % des élèves de Prépas lettres.

Lettres et sciences humaines	79,1	31,7	50,7	35,9	26,6
Droit et sciences économiques	67,6	23,5	38,4	17,5	13,7
Sciences et techniques	55,6	12,9	15,7	11,7	11,4
Médecine	66,7	17,3	24,7	14,1	15,1
IUT production	40,1	9,3	8,0	6,7	10,5
IUT tertiaire	57,6	11,6	23,6	12,9	12,6
STS production	35,2	10,5	10,2	6,0	9,3
STS tertiaire	65,4	10,2	15,2	14,6	11,9
Prépas sciences	55,1	16,9	7,3	12,1	10,7
Prépas lettres	89,1	71,5	50,5	70,3	30,7
Ensemble 1 ^{er} cycle	63,8	19,3	26,5	20,8	15,3
Ensemble	66,0	21,5	31,7	21,1	17,0

TABLEAU I (SUITE). LECTEURS DE LIVRES (%)

	Romans policiers	Romans de science fiction	Livres scientifiques et techniques	Bandes dessinées
Lettres et sciences humaines	27,8	19,7	11,1	34,8
Droit et sciences économiques	34,6	21,6	11,6	34,6
Sciences et techniques	34,3	36,3	52,1	48,1
Médecine	37,0	23,1	46,2	42,9
IUT production	29,9	39,6	49,5	55,4
IUT tertiaire	31,2	29,0	15,5	39,3
STS production	25,9	34,5	44,9	57,3
STS tertiaire	34,4	27,4	7,9	36,8
Prépas sciences	30,3	39,8	48,2	59,8
Prépas lettres	19,2	13,3	4,2	33,6
Ensemble 1 ^{er} cycle	31,6	28,5	21,7	41,6
Ensemble	31,7	26,2	25,2	40,4

(littéraire et artistique) : élèves des classes préparatoires scientifiques côtoient ainsi étudiants d'IUT et de STS, étudiants de Sciences et techniques et étudiants de Médecine. Par exemple, les bandes dessinées et les romans de science fiction rapprochent élèves des classes préparatoires scientifiques (qui arrivent en tête dans les deux cas), étudiants de Sciences et techniques et étudiants d'IUT et de STS production, mais intéressent déjà nettement moins les étudiants des STS et IUT tertiaire.

nes, Droit et sciences économiques) ou plutôt scientifique et technique (IUT, STS, Sciences et techniques).

TABLEAU 3. AUCUNE DEPENSE EN LIVRES, REVUES ET JOURNAUX LORS DES QUINZE DERNIERS JOURS (%)

Prépas sciences	44,6
IUT production	41,2
STS tertiaire	40,8
STS production	40,0
Sciences et techniques	34,2
Médecine	33,6
IUT tertiaire	33,5
Droit et sciences économiques	24,5
Lettres et sciences humaines	24,2
Prépas lettres	16,3
Ensemble 1 ^{er} cycle	34,4
Ensemble	33,3

Enfin, l'emprunt en bibliothèque est une habitude scolaire et culturelle clairement liée aux études les plus littéraires. La fréquence de recours à la bibliothèque universitaire par les étudiants dépend avant tout du type d'études qu'ils suivent, et notamment de la place de la lecture (de revues ou d'ouvrages) au sein de celles-ci (le sexe, le niveau dans le cursus ou le niveau d'études et la profession des parents n'ont ici qu'une très faible influence).

Ainsi les étudiants suivant les formations courtes, professionnalisantes, peu prestigieuses et relativement éloignées des modèles de formation littéraires sont-ils les plus étrangers à la bibliothèque. Ils sont talonnés par les étudiants des classes préparatoires scientifiques qui n'ont que rarement besoin de recourir à des bases livresques pour effectuer leur travail personnel. En revanche, plus on se dirige vers les formations les plus littéraires dont la culture est fondée sur l'incorporation de références à des auteurs et à des ouvrages (ou articles) qui seront cités explicitement ou implicitement dans les dissertations, fiches de lecture, dossiers, mémoires, exposés oraux, et plus la bibliothèque s'impose comme un lieu-instrument naturel du travail intellectuel. La nécessité scolaire de lire partiellement ou *in extenso* un nombre élevé d'ouvrages et de revues rend quasiment impossible l'achat de toute la masse documentaire ¹¹.

11. L'enquête *Les Étudiants et la lecture*, SCP/Communication (1992), montre que, du point de vue du contrôle continu, les littéraires sont les plus habitués aux comptes rendus de livres ou d'articles (64 % contre 42 % des étudiants de sciences économiques et juridiques et 26 % des scientifiques), aux dissertations ou commentaires de textes de trois ou quatre heures (89 % contre 83 % des étu-

(62,6%) sont nettement plus nombreux à acheter des polycopiés que les étudiants de lettres (34,6%), cette différence reflétant en grande partie l'état de l'offre selon les disciplines. Par conséquent, la majorité des étudiants de sciences fait preuve d'un grand réalisme disciplinaire en doutant de l'utilité de « lire beaucoup » pour réussir ses examens (seulement 35% des scientifiques déclarent que lire beaucoup est utile pour réussir aux examens, alors que c'est le cas de 47% des étudiants de sciences économiques et juridiques et de 64% des littéraires).

Faut-il s'étonner de la moindre importance de la lecture de livres parmi les étudiants lorsque l'on sait que l'explosion étudiante s'est traduite par une multiplication des effectifs des STS et des IUT et, plus récemment, une augmentation significative des effectifs des formations scientifiques¹² ? Faut-il se montrer surpris du fait qu'une grande partie des étudiants investissent moins dans la lecture aujourd'hui qu'il y a trente ans, alors même que l'institution scolaire a promu les mathématiques comme matière reine dans le processus de sélection scolaire ?

3. DES MONSTRES A DEUX TETES

On a vu que les étudiants de formation scientifique, dont ceux qui suivent les voies les plus prestigieuses, s'approprient des biens culturels aux valeurs très différentes, voire opposées dans l'ordre des légitimités culturelles. Maîtrisant les produits parmi les plus savants offerts par la culture scolaire, à la pointe de la légitimité scolaire (les séries scientifiques du baccalauréat étant de loin les plus prisées et les mathématiques étant devenues un instrument de sélection scolaire qui joue un rôle déterminant dès l'école primaire et le collège), ils n'en consomment pas moins – hors exigences scolaires – des genres de livres dont la légitimité culturelle est incomparablement plus faible (bandes dessinées, romans policiers et de science fiction). Alors qu'un étudiant de formation plus littéraire parvient généralement à constituer un sens assez sûr de la légitimité culturelle et repère certains genres d'imprimés comme étant incompatibles avec sa haute dignité culturelle, un étudiant de formation scientifique, à la dignité scolaire tout aussi élevée (voire supérieure dans certains cas), se les approprie plus fréquemment sans réticence. La raison d'un tel décalage est à rechercher du côté de la faible place accordée à la culture scientifique dans le domaine public : la haute légitimité scolaire de la culture scientifique ne « protège » en rien des produits culturels les plus « populaires » dans un monde social encore largement dominé par les définitions littéraire et artistique de la culture. Cela engendre des profils culturels particulièrement intéressants pour le sociologue qui s'interroge sur la transférabilité des schèmes culturels (ici du sens de la légitimité) d'un domaine de pratiques à l'autre (Lahire, 1998a et 2002). En empruntant les catégories culturelles qui participent de la domination symbolique de la culture littéraire et artistique, on pourrait dire que, « brillants » dans un micro-univers (scolaire), les étudiants de sciences se rapprochent des « barbares » dans l'espace culturel global. On constate

12. En passant de 8 000 étudiants en 1960-61 (un an après leur création) à 228 370 en 1994-95, les effectifs des STS ont quasiment été multipliés par trente en trente-cinq ans, faisant ainsi baisser la part relative des étudiants en Université (Ministère de l'Éducation nationale, 1995, p. 181). La part des étudiants de STS dans la population étudiante était de 12 % en 1993, alors qu'elle n'était que de 4 % vingt ans auparavant (Erlach, 1998, p. 47). Par ailleurs, entre 1988 et 1994, les effectifs des formations scientifiques ont connu une hausse de 51 % (*Ibid.*).



TABLEAU 5. LECTEURS DE QUOTIDIENS (%)

	National	Étranger	Régional	Sportif
Lettres et sciences humaines	68,2	24,0	47,1	11,7
Droit et sciences économiques	74,6	13,3	38,9	17,9
Sciences et techniques	53,6	8,5	52,2	34,0
Médecine	67,2	6,8	44,6	18,6
IUT production	44,5	4,2	59,3	41,6
IUT tertiaire	54,6	7,4	58,3	22,1
STS production	43,0	5,8	64,4	48,5
STS tertiaire	44,6	8,3	60,8	22,2
Prépas sciences	61,3	17,5	39,9	35,5
Prépas lettres	83,5	26,8	32,2	11,0
Ensemble étudiants 1 ^{er} cycle	58,5	13,3	52,1	25,2
Ensemble	62,8	14,3	48,3	21,6

Il en va de même pour les sorties culturelles (théâtre, concert, musée ou exposition) et les loisirs-divertissements (spectacle sportif). La plupart des sorties culturelles et des loisirs sont essentiellement déterminés par le type d'études suivies. Le sexe, la situation familiale ou le niveau dans le cursus de l'étudiant, de même que le niveau d'études et la profession du père ou de la mère, constituent des variables moins explicatives, même si elles ne sont pas négligeables (notamment les indicateurs de l'origine sociale et du capital scolaire parental) (Lahire, 2000, p. 359-365).



De manière générale donc, les classes préparatoires lettres se distinguent nettement de l'ensemble des autres formations par leurs goûts culturels très légitimes. Les élèves de khâgnes sont les premiers à aller au théâtre, à visiter les musées et salles d'expositions, ainsi qu'à assister à des concerts de musique classique. Ils sont aussi les derniers à apprécier les spectacles sportifs²⁰. Dans l'université, ce sont les étudiants de Lettres et sciences humaines qui s'en rapprochent le plus. Les autres catégories d'étudiants, quant à elles, se différencient plus ou moins de ce pôle culturel dans un mélange subtil de distance scolaire (formations scientifiques et techniques) et de distance sociale (les STS qui occupent souvent la place de lanterne rouge sont composées des étudiants les moins brillants scolairement et les plus « populaires » socialement) à la culture légitime classique.

Ici encore, c'est la distance qui sépare les élèves des classes préparatoires scientifiques de la culture légitime classique qui est « remarquable » : éloignés des loisirs « sérieux », « culturels » au sens de « cultivés », ces élèves vivent une inévitable discontinuité entre, d'une part, l'investissement parfois très poussé dans une culture scolaire tout à fait légitime, mais de nature scientifique, et d'autre part la culture légitime extra-scolaire très largement littéraire et artistique.

4. DES LECTURES INVISIBLES

La relative faiblesse des pratiques de lecture et/ou de la foi en la culture légitime classique caractéristique des nouveaux héritiers sélectionnés davantage que ceux des années 1960 (Bourdieu et Passeron, 1964) sur la base de leur niveau de performances en mathématiques, est le signe d'un changement non négligeable de la hiérarchie des valeurs au sein du système scolaire. Mais cette transformation peut à son tour être interprétée comme l'indicateur de certaines modifications historiques des rapports de force entre différentes formes de capital culturel comme le suggérait Pierre Bourdieu : « La cote des humanités traditionnelles, qui tenaient leur valeur moins de leur utilité professionnelle ou de leur rentabilité économique que de l'étroitesse de leur diffusion, donc de leur pouvoir de distinction, tend à régresser au profit du capital culturel en sa forme scientifique et technique, et surtout bureaucratique-politique, dont la rentabilité économique est assurée par l'accroissement des nouvelles demandes de services symboliques. » (Bourdieu, 1989, p. 484). Pour être complet, il faut ajouter à la liste le capital culturel de nature commerciale. De l'intellectuel-lettré ancienne manière (agrégé de lettres ou de philosophie) à l'ingénieur, au haut fonctionnaire ou au cadre commercial *new look*, on change de gestes d'études, d'habitudes intellectuelles, de préférences et de dispositions culturelles (la part de la lecture accompagnée de prises de notes, de la dissertation, du commentaire de textes, de la fiche de lecture, de la résolution de problèmes, de l'exercice pratique, de l'apprentissage par cœur, de l'usage de logiciels informatiques, de travaux pratiques, de compétences textuelles, relationnelles ou pragmatiques... varie considérablement selon la formation) et de rapport (critique ? érudit ? utilitaire ? pratique ?) au savoir et au monde social. Hommes ou femmes de lettres, de raisonnement formel et de calcul, de conception et d'action techniques, de projets et d'actions commerciaux ou

20. Si les élèves de Prépas sciences sont les plus sportifs de tous les étudiants (37,5 % pratiquent un sport au sein de leur établissement), les élèves de Prépas lettres comptent parmi les moins sportifs (avec 14,5 %), juste devant les élèves de STS tertiaire (8,2 %).



la mémoire de l'enquêté sont aussi ceux qui lui demandent du temps (lecture étendue sur plusieurs jours ou plusieurs semaines, avec des séquences de lecture suffisamment longues pour être identifiables) et qui sont lus *in extenso*. Exit toutes les lectures courtes et/ou discontinues : les articles de journaux lus en quelques minutes, les magazines feuilletés et lus partiellement sans souci d'exhaustivité, les manuels scolaires ou les ouvrages scientifiques et techniques lus partiellement « à l'occasion » pour rechercher une information spécifique, les bases de données, dictionnaires, photocopies d'articles, photocopiés ou notes de cours consultés (même régulièrement). Ce sont aussi toutes les lectures faites à autrui, comme peuvent l'être les lectures de l'adulte à l'enfant, qui ne sont pas comptabilisées comme des lectures par les enquêtés, faisant apparaître un des grands critères implicites de la « vraie lecture », à savoir la lecture *pour soi*. De même, les textes désignables grâce à un nom d'auteur sont plus facilement mémorables que ceux qui n'en ont pas (tels les manuels scolaires ou les photocopiés). Enfin, les actes de lecture les plus perceptibles et dicibles sont ceux qui sont les plus autonomes, *i. e.* qui correspondent à des temps spécifiques de lecture (lire pour lire). Toutes les lectures qui sont encastrées dans des activités d'un autre ordre, qui sont de simples moyens pour parvenir à des fins autres que le plaisir de lire ou qui sont perçues comme des activités secondaires par rapport à des activités principales, disparaissent : lorsqu'un enquêté déclare avoir cuisiné et non avoir lu une recette de cuisine ou lorsqu'il dit avoir bricolé et non avoir lu un plan de montage, c'est parce que l'activité de lecture n'est perçue que comme un moyen pour arriver à une fin (faire à manger, monter un meuble) et qu'elle entre donc comme micro-activité secondaire dans le cadre d'une macro-activité principale. La visibilité d'un acte de lecture ne dépend pas seulement de sa légitimité culturelle, mais tient aussi à son mode d'insertion dans le cours de l'action.

La sociologie des pratiques ordinaires d'écriture et de lecture a permis de montrer qu'il fallait sans cesse lutter contre les découpages ordinaires des activités sociales qui ont tendance à les rendre invisibles aux yeux mêmes de leurs pratiquants (Lahire, 1995) : il s'agit souvent de pratiques de courtes durées, insérées dans des cadres d'activité plus larges et qui sont des moyens entrant dans la réalisation de fins extra-scripturales ou extra-lectorales. Même lorsque les questions adressées aux enquêtés sont explicitement centrées sur les pratiques d'écriture et de lecture, les glissements de ces pratiques vers les activités de l'existence quotidienne auxquelles elles se rattachent sont nombreux : lorsque le sociologue pose des questions sur les listes de commissions, les enquêtés finissent par parler achats et goûts alimentaires ; lorsqu'il évoque les listes de choses à emporter en voyage, ils opèrent un glissement discursif de l'écrit aux vacances ; lorsqu'il interroge sur la consultation du programme imprimé de télévision ou sur l'utilisation d'une recette de cuisine écrite, il déclenche chez les enquêtés des commentaires sur les émissions télévisées ou sur l'activité culinaire. Que l'enquêteur soit sans cesse obligé de ramener les propos vers la lecture et l'écriture montre bien la résistance vis-à-vis de la dissociation de ces pratiques par rapport aux domaines au sein desquels elles s'insèrent.

Les différents critères mentionnés se combinent souvent entre eux. Par exemple, un roman d'un genre moins légitime peut se lire sans qu'on en retienne le nom de l'auteur (qui n'est d'ailleurs parfois pas un « auteur » au sens légitime du terme, *i. e.* une personnalité à laquelle peut venir s'accrocher une œuvre, un style ou une manière singuliers) ou le titre, ce qui contribue à le rendre à la fois plus difficilement



lectures » extra-universitaires. C'est ce qu'illustre bien l'extrait d'entretien avec une étudiante en licence de mathématiques, qui n'a cessé d'insister au cours de l'entretien sur le fait qu'elle lisait « *très peu* » et qui révisé soudain son jugement (entre étonnement et prise de conscience) dès lors qu'elle est autorisée par son interlocutrice à considérer certaines pratiques comme des pratiques de lecture :

Ah bon ? La lecture du cours tu considères ça aussi comme de la lecture ? Alors là moi je voyais pas du tout les choses comme ça, parce que si les photocopiés des cours où on passe des fois dix minutes dessus ça compte aussi comme de la lecture, alors tout ce que je t'ai dit avant tu peux l'effacer parce qu'en maths on passe notre temps à faire de petites lectures. Par exemple, on va commencer à lire un photocopié et puis, parce que ça va être trop compliqué, on va aller voir dans un livre si c'est plus clair, mais vite fait quoi. Et puis des fois aussi on va aller jeter un coup d'œil dans les annales des années précédentes au cas où ça parlerait de ce problème. Enfin bref, on lit souvent plusieurs choses en même temps, mais c'est jamais des lectures totales, on se renseigne quoi, c'est juste sur un truc. Pour le cours, c'est encore pas pareil parce que là il faut le maîtriser à fond, alors t'es obligée de prendre des notes, de faire des fiches résumé... Moi, en général, je souligne d'abord les théorèmes et les corollaires, puis je note les démonstrations importantes et après tout ça, je fais une fiche avec les points clés, alors c'est pour ça que j'ai pas l'impression de lire le cours mais plutôt de le bosser.

Ou encore, ce témoignage d'un étudiant en licence de mathématiques :

Je n'ai jamais lu un livre de maths du début jusqu'à la fin, ça serait de la folie et en plus ce serait complètement inutile parce que dans un livre de maths, c'est souvent un tout petit détail ou un seul chapitre qui m'intéresse, mais jamais tout le bouquin. En fait, la plupart du temps, je lis d'abord le sommaire, je regarde ce qui m'intéresse et puis je vais directement à la page concernée, ça n'a vraiment rien à voir avec la lecture d'un autre livre... Je vais prendre un livre de maths si je suis à la recherche d'une info précise, mais pas pour le livre lui-même... Ce que je veux dire c'est que je ne le potasse pas, je fais que le consulter pour trouver ce qu'il me faut²².

5. RENDRE VISIBLE L'INVISIBLE

Si l'on veut donc véritablement accéder aux *pratiques* de lecture des étudiants, force est de constater qu'on ne peut guère s'en tenir à leurs déclarations premières qui, en certains cas, « jouent contre eux ». Comprendre que ce qu'ils disent de ce qu'ils font est dépendant des catégories de perception (et de désignation) qu'ils ont intériorisées au cours de leur socialisation (familiale et scolaire notamment), c'est pouvoir les aider à parler réellement de ce qu'ils font (Lahire, 1998b). Les lectures peu légitimes, les lectures non-littéraires, les lectures au service d'autres activités, les lectures courtes et/ou discontinues et/ou documentaires et/ou informatives, sont ainsi totalement omises par les enquêtés lorsqu'on ne veille pas à les faire apparaître par des questions conçues à cet effet. L'*imperceptibilité* de ces pratiques comme de « vraies pratiques de lecture » et, du même coup, leur *immémorabilité*, conduisent le plus souvent à leur *indéclarabilité* lors des enquêtes.

22. Extraits d'entretiens tirés de Seux (1997).

